

**DEAD BOYS**

**Return Of The Living Dead Boys:
Halloween Night 1986**
(MVD VISUAL/IMPORT)

Formé en 1976 et mort en 1978, Dead Boys est un groupe punk rock américain ayant notamment accueilli le chanteur Stiv Bators, qui allait ensuite former Lords Of The New Church, ainsi que Cheetah Chrome et Johnny Blitz, qui avaient auparavant joué avec Pere Ubu au sein de Rocket From The Tombs. En somme, un groupe culte. Il en résulte trois conséquences. Premièrement, ses musiciens, sur-sollicités, ont cédé à l'idée d'une reformation éphémère. Deuxièmement, les moindres faits et gestes de ce moment de bonus dans la carrière du groupe ont été fixés sur bande. Troisièmement, les documents ainsi produits sont commercialisés. Il s'agit en l'occurrence d'un concert new-yorkais ayant eu lieu au Ritz à l'occasion d'Halloween 1986. Le retour du groupe à cette occasion est suffisamment extraordinaire pour que Joey Ramone en personne vienne présenter le show et dire tout le bien qu'il pense des Dead Boys. S'ensuit un concert qui tient la route, débutant par un classique du groupe (*Sonic Reducer*), et se terminant par le *Search And Destroy* des Stooges période *Raw Power* (1974). En arrière-plan, trône un imposant mur d'amplis Marshall. Stiv Bators a revêtu les attributs qui font sa personnalité. Cheveux longs, torse nu, pantalon de cuir noir et casquette du Ille Reich. L'ensemble est filmé avec une seule caméra fixée au fond de la salle, les seuls changements de cadrage étant des zooms sur les musiciens. Regarder plus de deux morceaux sur les quatorze s'avère ainsi déjà laborieux, les seules animations provenant du *stage-diving* effectué par des fans. On conseillera plutôt un concert du groupe filmé en 1977, en Angleterre si possible. Là, au moins, le public aura un look dans le *trip* de la musique.

GÉRÔME GUIBERT ●●●●●

THE BEATLES

Rare And Unseen

(LIBERATION ENTERTAINMENT/PIAS)

Entretiens saucissonnés, chansons des Beatles absentes, poncifs, images animées distillées au compte-gouttes, cet aimable reportage télévisé mène sa petite vie routinière de documentaire "non autorisé", condamné à n'aspirer que les miettes du mythe tombées sur le tapis de l'Histoire. On ne lui en veut pas, d'autres sont passés avant lui, aussi laudatifs et inintéressants. Un chouette habillage inspiré de la pochette de *A Hard Day's Night* et quelques témoins de première main ne peuvent venir à bout des contraintes imposées par le manque des droits d'exploitation (contourné à un moment par une ubuesque scène de concert siglée "reconstitution"). Les images inédites dont le film se vante ont peu d'intérêt (clip de vacances où les Fab Four en slips de bain font les intéressants; diverses images du groupe tournées par McCartney en 16 mm). Trait désagréable de ce court documentaire qui survole son sujet sans boussole: la narration s'interrompt toutes les neuf minutes pour annoncer la suite et lancer un mini générique, signe infaillible d'un produit calibré pour la télévision et ses coupures de pub.

VINCENT THÉVAL ●●●●●

JÉRÔME LAPERROUSAZ

Made In Jamaica

(MK2)

Qu'est-ce qui fait de la Jamaïque un mythe si puissant? Depuis plus de trente ans et l'avènement du prophète Bob Marley, cette île est devenue l'un des centres du monde culturel (les groupes anglais les plus enthousiasmants des années 70 comme The Clash, The Specials ou Madness lui doivent beaucoup). Jérôme Laperrousz dresse ici un compte-rendu captivant de la foisonnante scène jamaïcaine actuelle. Si Wim Wenders avec son *Buena Vista Social Club* plongeait dans la nostalgie d'un monde perdu à Cuba, le documentariste français trouve à Kingstown un univers luxuriant. L'ancestral reggae roots (avec ses survivants Toots, Gregory Isaac ou Bunny Wailer) résiste tant bien que mal aux nouvelles stars vulgaires et frénétiques du dancehall (Bounty Killer ou Elephant Man). Ce qui est frappant dans *Made In Jamaica*, c'est le rapport charnel, presque fusionnel qu'entretiennent ces artistes avec l'Amérique. Une relation prégnante mais jamais évoquée. Jamais remis de l'esclavage, ce pays est un miroir déformant et délirant de la culture afro-américaine. Traumatisme d'une minorité aux USA, il touche ici une population entière. La Jamaïque, nation d'apatrides, est une passerelle entre la misère extrême de l'Afrique et une culture anglo-saxonne déshumanisée où l'individualisme est roi. C'est cette schizophrénie qui les ronge et qui paradoxalement leur donne cette force créative qui semble ne jamais vouloir se tarir. Jérôme Laperrousz fait parler et chanter ces artistes si dissemblables mais tous mus par une soif de vivre incroyable. La vieille génération prônait la paix universelle, la nouvelle glorifie la violence verbale et la vulgarité, à en faire rougir les pires rappeurs US. Dans ce pays du tiers-monde perdu sous les tropiques, la vie est plus forte que tout.

YANN VALENTIN ●●●●●

**TONY PALMER**

**Tony Palmer's Film Of Fairport
Convention & Matthews
Southern Comfort**

(MVD VISUAL/IMPORT)

Capturé sur le vif au cours d'un festival en plein air au début de l'été 1970, ce document présente un intérêt inversement proportionnel à sa longueur: 45 minutes à peine et cinq morceaux des pères fondateurs du folk-rock à l'Anglaise (auxquelles il convient d'ajouter deux

titres plus anecdotiques du groupe formé par son ancien chanteur, Ian Matthews, et une interview du réalisateur Tony Palmer) suffisent amplement au bonheur du spectateur. C'est qu'il s'agit là d'un des seuls témoignages visuels de cette période charnière dans la carrière de Fairport Convention. Après trois albums de facture assez classique, les poulains de Joe Boyd viennent à peine de publier le disque qui les consacre comme une formation véritablement importante, *Liege And Lief* (1969). Explorant dans leurs moindres recoins les fondations ancestrales de la musique populaire britannique, Fairport offre une seconde jeunesse aux vieilles ballades folk et autres jagues irlandaises. Devant un public réjoui où se côtoient hippies bon teint et familles britanniques en habits du dimanche, attirées par la perspective d'un spectacle gratuit et la démonstration de force des hélicoptères de la RAF, le groupe plonge avec jubilation dans un répertoire où les titres originaux (*Now Be Thankful*) s'enchaînent harmonieusement avec les reprises archaïques (*Sir Patrick Spens*). Nouveau venu au sein du groupe, le violoniste Dave Swarbrick rivalise de virtuosité avec un Richard Thompson encore timide et chevelu, et occupe sur le devant de la scène la place vacante laissée par Sandy Denny. Sourire aux lèvres, Fairport Convention quitte trop vite la scène. Peut-être déjà conscient d'avoir marqué l'histoire de la musique. MATTHIEU GRUNFELD ●●●●●